

La pulsion, son développement et ses articulations chez Freud et Lacan

A présent, nous interrogeons la pulsion dans ses articulations et son développement à partir de l'œuvre de Freud et celle de Lacan. L'exposé qui suit est à dessein de donner une cohérente idée de la pulsion en ce qui concerne sa présentation classique. Dans le souci d'éviter l'aspect fastidieux d'une telle entreprise - qui devrait normalement se référer constamment aux ouvrages de Lacan et de Freud pour étayer ses développements - nous allons faire abstraction de toute référence bibliographique afin de pouvoir présenter l'ensemble des articulations comme un tout. Cette manière de procéder nous semble la meilleure voie pour entrer en dialogue avec leur pensée et pour faire nôtre leur façon de questionner la pulsion.

Le monde du nourrisson est caractérisé par ce que l'on peut appeler avec Lacan « le ronron du principe du plaisir ». Nous devrions ici nous mettre dans la proximité de la vie pulsionnelle du bébé afin de saisir son mode spécifique d'être-au-monde. La pulsion constitue essentiellement le rapport de l'enfant aux attenants de son monde, à savoir ce que l'on appelle communément ses objets. D'après Freud, *l'objet* est cette « petite chose détachée du corps ». Il est l'élément qui se sépare fantasmatiquement du corps, tel le sein maternel, le pouce du bébé, sa langue ou toute autre partie de son corps susceptible de cumul de tension. Cette accumulation, sur n'importe quelle partie du corps, peut constituer un centre de tension appelé par Freud *zone érogène*. Les zones érogènes sont, pour ainsi dire, des îlots investis de tension qui peuvent se localiser sur les parties du corps. Comment se déterminent-elles? Comment une tension se localise-t-elle sur telle partie du corps et non pas sur telle autre? Quel est le mécanisme exact de ce rapport qui s'établit entre le sujet, ses zones érogènes et les objets qu'il est amené à investir? La réponse se trouve dans l'articulation entre le besoin et la demande. Au besoin nous pouvons donner un statut biologique, lequel est d'emblée pris dans la trame de la demande. Là, il s'agit de la demande de l'Autre, dans l'exemple du nourrisson celle de la mère. La mère, cet Autre primordial de l'enfant, transforme son propre désir en la demande de l'enfant. Elle reçoit son désir sous une forme inversée de celui-ci. Autrement dit son désir se travestit en demande venant de la part de l'enfant. L'enfant-demande, c'est en fait la mère-désir; au « Je désire (ça désire) ceci » se substitue le « tu me demandes cela ». De cette manière, les besoins biologiques sont d'emblée aliénés de leur nature animale pour s'inscrire dans le complexe des rapports humains de désir et de demande. Dans la demande de l'enfant, la mère institue son propre être. Elle donne forme et objet à sa demande. Dans l'acte, par exemple, de l'allaitement, la bouche devient zone de tension et le sein son objet. Ainsi l'objet est l'élément séparé du corps à partir du désir de l'Autre. L'objet-sein est ici déterminé à partir du désir de la mère.

Pourquoi appelle-t-on le sein « objet séparé du corps »? La réponse réside dans la particularité de la pulsion. Celle-ci est un acte sans objet réel; car si objet il y a, il n'est pas investi dans sa réalité, il est contourné. Prenons l'exemple de la succion d'un objet comme le pouce. Celui-ci ne procure aucun profit « réel » à l'enfant. La pulsion de succion, c'est le mouvement circulaire de la bouche autour de l'objet pouce. Ce dernier est contourné dans l'acte pulsionnel; il n'est pas incorporé, obtenu ou saisi par le bébé. Il constitue cet objet « zéro » qui est

uniquement là afin que le mouvement répétitif de la succion puisse avoir lieu. Par objet, nous entendons ce « rien » qui rend possible la répétition. Celle-ci existe dans la mesure où l'objet ressurgit de son néant et ceci à chaque tour du mouvement pulsionnel. L'objet ne fait que soutenir la répétition de l'acte. S'il existait dans sa « réalité », s'il était « plein », l'acte de pulsion ne saurait exister. Le plaisir n'est obtenu que comme effet de cet acte et non pas comme l'appropriation de l'objet. La pulsion « creuse » un vide dans le plein de l'objet. Si l'objet de la pulsion était plein (réel), celle-ci serait rassasiée et dépourvue de sa nature. Dès lors, la pulsion reste insatiable; c'est ce qui détermine son caractère essentiellement répétitif.

Si l'objet de la pulsion est « vide » de son plein, s'il n'est que contourné par la poussée pulsionnelle, en revanche il ne cesse de se constituer à l'intérieur du corps. L'objet est le négatif du corps à l'extérieur tout comme celui-ci est le négatif de l'objet à l'intérieur. Le mouvement circulaire de la pulsion forme un cercle complet divisé en deux demi-cercles. De ces deux derniers, l'un contourne l'objet réel à l'extérieur du corps et l'autre contourne l'objet 'halluciné' à l'intérieur. Entre les deux demi-cercles, c'est la surface du corps, c'est-à-dire, en général les orifices. Cette surface est un bord sans épaisseur aucune. La *poussée* pulsionnelle part de cette surface appelée *source* pour suivre son *trajet* qui consiste à contourner l'objet afin de parvenir à son *but*, c'est-à-dire à la décharge de la tension. Ces quatre éléments de la pulsion, la source, la poussée, le trajet et le but sont en jeu à deux reprises : une fois sur le demi-cercle à l'extérieur autour de l'objet réel contourné et une fois sur celui à l'intérieur, autour de l'objet « halluciné ». La division du mouvement circulaire de la pulsion en deux demi-cercles situés diachroniquement l'un après l'autre n'étant qu'un artifice didactique, il faut préciser que ces deux prétendus mouvements se produisent en même temps et de façon synchronique. Autrement dit, non seulement la poussée pulsionnelle contourne son objet, mais en plus et en même temps elle fait que le *corps se constitue en objet*. Dans la pulsion orale, par exemple dans l'acte de mâchonnement d'une gomme parfumée ou la succion du pouce, le corps se constitue en l'objet de la pulsion, ici la gomme ou le pouce. Le corps se fait le négatif de l'objet; *sucer* devient équivalent d'*être sucé* et vice versa. Comme disait Freud, dans l'acte du baiser, c'est la bouche qui se baise elle-même. Nous voyons là que le sujet dans la pulsion est en perte de lui-même; il devient son objet, il se fait objet. Dans la pulsion orale par exemple, il se fait sein ou dans la pulsion anale, il se fait excrément.

C'est là le véritable caractère auto-érotique de la pulsion : le sujet est devenu objet, mais cet objet n'est qu'une place vacante occupable par n'importe quel objet. Par exemple dans la succion, peu importe que l'objet soit le pouce de l'enfant ou un autre objet tel que son jouet. Ce qui compte, c'est l'aller et le retour du mouvement de répétition, qui n'atteint évidemment pas un but précis (la satisfaction d'un besoin par exemple), mais qui produit du plaisir. Cet effet de plaisir est de surcroît, car il ne constitue pas le but recherché, à savoir la satisfaction. Là, nous sommes devant un paradoxe. Le mouvement pulsionnel se déclenche dans le but de réduire la tension. Du même coup, celle-ci est au fur et à mesure augmentée par la répétition pulsionnelle elle-même. La pulsion diminue la tension, d'où le plaisir comme effet; elle l'augmente également, d'où la répétition comme facteur de tension.

Ce paradoxe incarne la nature contradictoire de l'être humain, c'est-à-dire en dernière analyse l'entrelacement des pulsions de vie et de mort. Le caractère

répétitif et mécanique de la pulsion se tend vers l'usure, voire vers l'anéantissement de la libido, alors qu'elle est précisément déclenchée afin de subvenir à la pulsion de vie. Nous en trouvons une illustration singulière dans les maladies psychosomatiques.

L'un des traits distinctifs de la pulsion chez le nourrisson, dans sa différence avec celle que l'on trouve chez l'enfant plus âgé ou chez l'adulte, réside dans le concept freudien concernant le principe de plaisir et celui de réalité. Pour reprendre les articulations lacaniennes, il faut dire que le rapport entre plaisir et réalité est d'un genre singulier. A l'instar de la topologie particulière de la bouteille de Klein, le corps du bébé, dans son enlacement avec le monde extérieur, est un volume dont la surface - qui s'étend de l'intérieur (plaisir) vers l'extérieur (réalité) - ne subit aucune coupure séparatrice de ces deux entités. Ainsi le passage du plaisir à la réalité -ou l'inverse de ce parcours - relève-t-il d'un espace uniforme sans différenciation du dedans et du dehors.

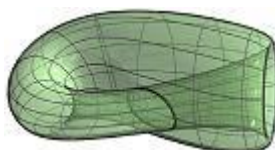


Figure 1 - bouteille de Klein

La pulsion est en articulation étroite avec la demande de l'Autre. Elle voudrait créer sa propre demande. Le sujet de la pulsion est un sujet hautement solitaire, qui, à l'absence de l'Autre et de sa demande, se fabrique un monde de similitude où il est à la fois sujet et objet, demandeur et demandé. A l'opposé du désir dans lequel le sujet est divisé et constamment mis à nu devant sa béance, la pulsion est un acte dont le sujet est *acéphale* : il est un appareil lacunaire, son objet n'étant qu'un vide. Le rapport entre le désir et la pulsion est régi par le fait que *la pulsion est l'assise corporelle du désir*. Le danger dans la pulsion, c'est là où elle n'est plus en mesure de répondre à l'appel de l'Autre du désir. Ici la pulsion voudrait s'échapper à l'emprise de l'Autre. Elle est la tentation permanente de gommer son inscription dans le but de s'y substituer.

La pulsion de mort s'opère lorsque le sujet ne se soumet plus à l'emprise de l'Autre du désir. Ayant comme fonction de soutenir somatiquement le désir, la pulsion devrait rester étroitement liée à lui. Disons que l'acte pulsionnel, c'est le leurre dans lequel s'engage la dimension désirante de l'homme, le leurre selon lequel on peut venir à bout du manque inhérent à l'objet. L'acte pulsionnel, c'est la tentation d'oublier cette béance. L'*Autre* du désir devient ainsi l'*autre* de la pulsion, c'est-à-dire son objet. Il se constitue comme l'objet morcelé et partiel. Ce n'est pas la mère comme l'Autre déterminant du désir, c'est le sein en tant que l'autre, c'est-à-dire en tant qu'objet partiel. Le sein est investi au détriment de la mère (l'Autre). Le sujet activement à l'écoute du désir de l'Autre se transforme en sujet pulsionnel dénudé de subjectivité dans la mesure où il est un être acéphale (cf. Lacan, Séminaire XI, p.16). Il faut que le désir et son versant somatique, à savoir la pulsion, restent étroitement articulés l'un avec l'autre. Autrement le pur désir reste un élan inhibé sans assise somatique et la pure pulsion un mouvement vers la mort.

En ce qui concerne la rupture entre le désir et la pulsion, le mérycisme est un

exemple clinique non négligeable. Il survient souvent pendant la deuxième moitié de la première année de la vie du nourrisson.

Profitant de l'absence des personnes autour de lui, le bébé se livre à un exercice curieux qui consiste à régurgiter les aliments avalés afin de les mâchonner pendant un long moment pour ensuite aboutir à une nouvelle déglutition suivie d'un autre mouvement de régurgitation et ainsi de suite. A l'approche de toute personne, il s'arrête comme si de rien n'était. Au cours de ces exercices, l'enfant est totalement absorbé dans son jeu périlleux, s'adonnant entièrement à son acte pulsionnel. Ce dernier ne survient que lorsque l'enfant croit être seul. Ainsi a-t-il une vigilance accrue à la présence des autres. Le mérycisme peut passer pendant longtemps inaperçu, ce qui constitue un danger de mort pour le bébé, car la nourriture absorbée est pour une bonne partie vomie.

La clinique des cas relevant du mérycisme témoigne d'une sévère carence de l'investissement maternel à l'égard de l'enfant. Le désir maternel étant souvent défaillant, il ne permet pas au bébé d'établir une relation de désir avec sa mère. La nourriture, comme objet partiel, se substitue au jeu d'échange mère-enfant, essentiel à l'épanouissement de celui-ci. Les aliments sont ces objets qui permettent au bébé de fabriquer son montage pulsionnel. La régurgitation, la déglutition ainsi que le mâchonnement et le vomissement sont tous des mouvements qui contournent l'objet nourriture dans celui d'aller et de retour pulsionnel. La mère-désir a cédé sa place à la nourriture-pulsion. La répétition dans le mérycisme n'est qu'un indice de la pulsion de mort qui est là paradoxalement pour préserver l'enfant du dépérissement causé par l'insuffisance du désir de l'Autre.

Parmi d'innombrables objets susceptibles d'occuper la place vacante de l'objet de la pulsion, la psychanalyse en a retenu quatre, considérés comme les plus essentiels : le sein, l'excrément, le regard et la voix. Vu la structure particulière de la pulsion, telle que nous l'avons développée, il faut dire que le statut du sujet à chaque fois se détermine en fonction de son objet pulsionnel. Dans la pulsion orale, il se constitue en sein et non pas en nourriture, car il ne s'agit pas d'un acte ayant comme but de satisfaire un besoin. L'animal est dépourvu de pulsion, à moins qu'il soit, pour reprendre le jeu de mot de Lacan, «d'hommetique». L'animal mange à sa faim, il en va tout autrement pour l'être humain qui peut devenir boulimique. Aucune nourriture ne satisfait la pulsion orale. Dans la boulimie, par exemple, ce n'est pas la nourriture qui compte en tant que telle. Les aliments ne font qu'occuper la place vide de l'objet contourné de la pulsion orale.

Chaque pulsion est caractérisée d'un « se faire... ». Dans la pulsion orale, le sujet «se fait nourriture». Dans la pulsion scopique, il « se fait regard ». Lorsque je regarde à travers le trou de la serrure, je me fais tellement regard que seul l'appel d'un tiers peut me rendre conscient de mon être comme regard. Cet appel me ramène à moi et me révèle que l'instant d'avant, je n'étais qu'un regard en perte de moi-même.

En ce qui concerne la pulsion invocante, la voix constitue cet objet séparé du corps qui permet à l'homme de « se faire voix » pour aller atteindre l'oreille de l'Autre. Je me fais voix pour que celle-ci me revienne de l'Autre. C'est par ma voix que je l'invoque. Autrement dit, par ma voix, j'obtiens qu'il m'envoie la sienne. Ainsi le mouvement circulaire de la pulsion est refermé.

La pulsion invoquante chez le nourrisson pourrait faire l'objet d'une recherche

à part. Ici nous ne faisons que saisir l'un de ses moments cruciaux dans la relation mère-enfant.

Le chant maternel, ce que l'on appelle communément berceuse, est l'un des moments privilégiés dans le rapport qui lie intimement l'enfant à sa mère.

La berceuse marque la présence de la mère. L'enfant y trouve assurance et apaisement. Le rythme de la voix maternelle procure à l'enfant le mouvement d'aller et de retour indispensable à la pulsion. L'enfant se fait voix, voix de la mère, et son être danse au rythme de son chant. Ici la pulsion de vie est à son comble entraînant l'enfant dans un état de pure absence, apparentée à la pulsion de mort, qui lui rend possible l'endormissement et le désinvestissement total du monde extérieur. Qu'y a-t-il dans la voix de la mère? De quel charme extraordinaire est-elle chargée pour transformer un être agité en un corps si paisible? Si l'endormissement est un acte pulsionnel, où est sa source? Sur quelle zone érogène repose-t-il? L'enfant se fait voix ; il est toute écoute. La béance de son écoute s'étend sur l'ensemble du corps. Là, il ne s'agit pas d'une zone érogène partielle, d'un orifice isolé; le corps du bébé baigne dans le chant et la voix de la mère. L'aspect rythmique du chant constitue le mouvement circulaire de la pulsion. Or, si dans l'acte de l'endormissement il s'agit bel et bien d'une pulsion, par quel désir est-elle soutenue?

La berceuse possède un timbre particulier, un rythme spécial, une tonalité significative. Elle ne suggère souvent pas la grande joie, elle n'est pas terne pour autant. L'on y est saisi par une espèce de limpidité cristalline, mais chargée sans doute de chagrin. Pourquoi donc cette tonalité presque élégiaque, où l'on voit souvent apparaître une mélancolie complaisante comme en témoignent les berceuses au temps des troubadours? Si cela est vrai, en quoi un tel chant teinté de chagrin pourrait-il apaiser si profondément un être comme le nourrisson ?

Le lien entre douleur et perte est indéniable. Si la berceuse est colorée de chagrin, de quelle perte se fait-elle évocatrice? Perte ou deuil, deuil et mort, voilà ce qui nous est de plus familier.

Entre la berceuse de la mère et l'endormissement de l'enfant, l'accord est si parfait que leur « fusion » reste sans faille. Cette complétude exclut tout tiers et considère ce dernier comme son véritable ennemi. Le bébé investi par la mère en tant qu'enfant-phallus révèle cette querelle du temps où le père fut mis à mort pour avoir son éternelle existence dans la culpabilité humaine. Celle-ci étant la reconnaissance de la dette que les hommes ont constituée à leur insu par le meurtre du père.

Le désir coupable rend possible la fusion mère-enfant et leur investissement mutuel si chargé de libido. La mère, dans son chant, se berce de l'illusion que sa fusion avec l'enfant est éternelle. L'échange mettrait ainsi en exergue «l'hainamoration» (haine-amour) à l'endroit du père, ici à son apogée.